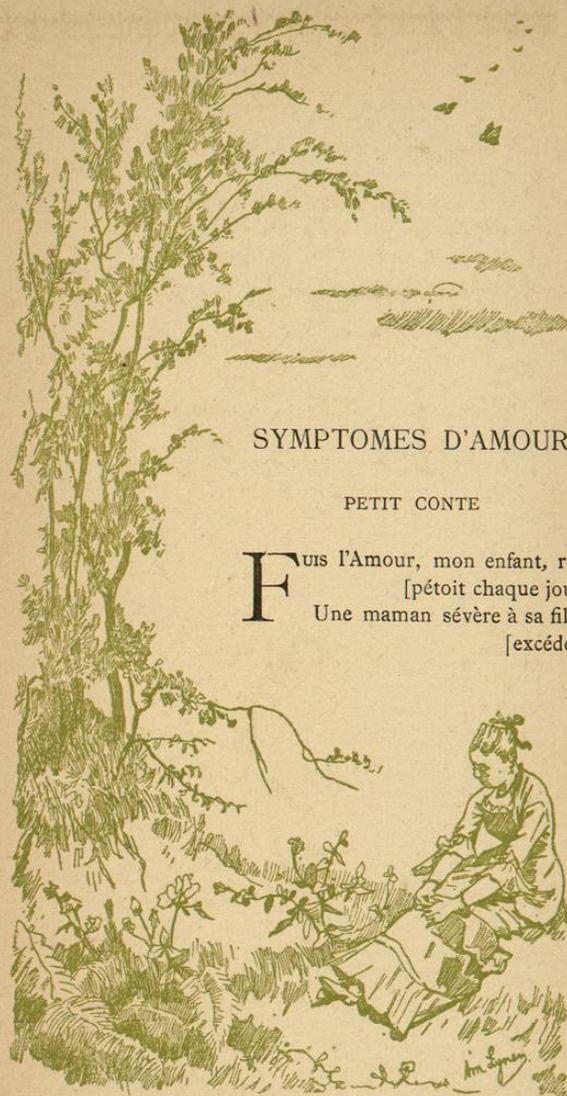


ÉPIGRAMME

Sur Mademoiselle GUIMARD, danseuse de l'Opéra

LA Guimard on vient d'élire
Trésorière à l'Opéra.
C'est fort bien fait, car elle a
La plus grande tirelire.



SYMPTOMES D'AMOUR

PETIT CONTE

Fuis l'Amour, mon enfant, ré-
[pétoit chaque jour
Une maman sévère à sa fille
[excédée

D'ouir de tout côté prêcher contre l'Amour,
 Et de ne pouvoir pas s'en former une idée ;
On nous le peint charmant : c'est un monstre odieux
Qui déchire à plaisir les cœurs les plus fideles,
Qui trouble la raison, qui fascine les yeux,
Qui nous fait trop souvent des blessures mortelles.
 La pauvre fille aima sans trop savoir comment
 Et sans qu'on lui parlât ni d'Amour, ni d'Amant.
Lucas aussi pressant qu'*Alise* est ingénue
 Dans un bois solitaire un beau soir la surprit ;
 L'heure du berger sonne et la belle y sourit ;
 Mais bientôt : — *Ah ! cruel !* dit *Alise* éperdue,
C'est de l'Amour, je crois !... Maman l'avoit bien dit,
Car je me sens mourir... Je pers déjà la vue.



LA DÉFENSE BIEN OBSERVÉE

CHANSON

SUR L'AIR : *du Vaudeville du Roi et le Fermier.*

Quoi, Maman me laisse seulette !
 Pour moi, j'en suis presque en courroux :
 Il semble qu'exprès avec vous
 Je voulois rester tête à tête :
 Mais non, Monsieur, n'en croyez rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Pour favoriser le mystère,
 Ma porte est fermée aux verroux :
 Ici sans crainte des jaloux,
 On pourroit jouir et se taire :
 Mais non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Prête à rire dans ma colère,
 Peut-être que mon négligé,
 Mon mouchoir un peu dérangé
 Vont vous rendre trop téméraire :
 Mais non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Dans vos yeux je lis votre audace ;
 Vos regards dévorent mon sein :
 Vous allez y porter la main ;
 Votre bouche en prendra la place :
 Mais non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Mais que vois-je, une jarretiere
 Se défait et tombe à mes pieds ;
 Souffrir que vous la rattachiez !
 Oh ! pour cela, je suis trop fiere.
 Non, non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Comprenant enfin la défense,
 Par degrés Damon s'enhardit,
 A la Belle il désobéit.
 Pour prouver son obéissance :
 Jusques au bout il fit si bien
 Qu'on ne lui défendit plus rien.



PARODIE

*De l'Epitaphe de LA FONTAINE envoyée à un jeune
 écrivain par plusieurs de ses amis.*

FIRMIN s'en est allé comme il étoit venu,
 Mangeant son fonds avec son revenu,
 Croyant trésors chose peu nécessaire.
 Quant à son tems, bon usage en sut faire :
 Deux parts en fit, dont il souloit passer,
 L'une à lever jupons et l'autre à les baisser.





CHANSON

ROSE timide, simple et bonne
Reçoit son amant dans ses bras ;
Il l'examine, et la friponne
Devient vaine de ses appas.
N'est-il donc qu'un bon juge au monde,
Dit-elle en rougissant, l'amour ?
Rose fait si bien qu'à la ronde
Chacun l'examine à son tour.

Que bien des femmes l'on acquierre
Ou par de l'or, ou par des soins,
La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins :
Et quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Est celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste et l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir,
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir,
Le masque tombe, et l'on s'arrange
Pour jouir de la volupté :
Là tout plaît pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire
Les bons tours qu'elle s'y permet,
Quel plaisir on auroit à lire
Cet ouvrage utile et follet !
On y verroit du gai, du leste :
Quant aux sentimens, serviteur,
Car la femme la plus modeste
Est un vrai page au fond du cœur.

Si vous voyez celle que j'aime,
Me dit un Céladon d'amant,
Vous changeriez bien de système ;
Car c'est une ame à sentiment.
C'est la vertu la plus auguste :
Ah ! je connois le pavillon,
La friponne s'est peinte en buste
Tu n'en vois que le médaillon.

Vous jeunes gens que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer :
Ce que je vous dis à l'oreille,
Ne doit jamais se répéter.
Retenez ce bon mot d'un sage,
Car des mœurs c'est le grand secret ;
Toute femme vaut un hommage :
Bien peu sont dignes d'un regret.

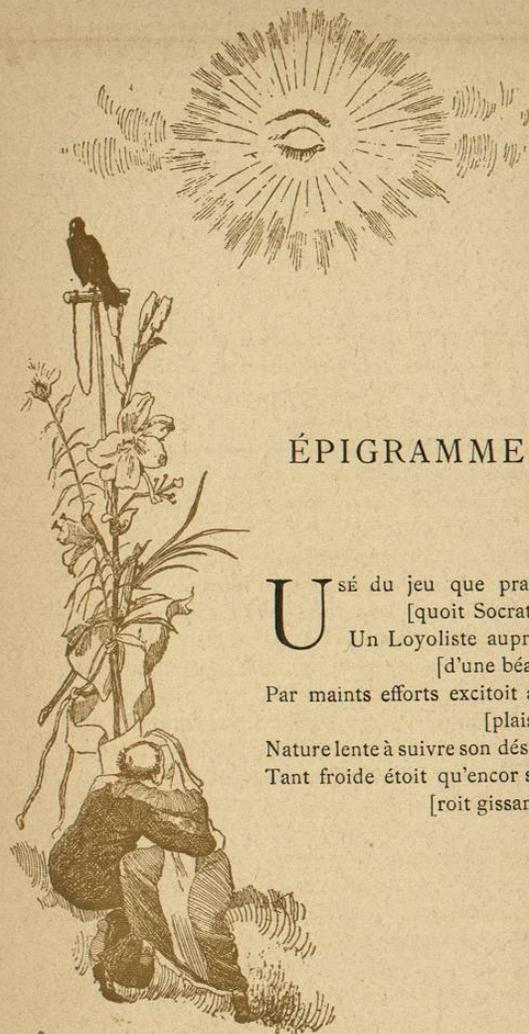
Sexe charmant, si je décele
Votre cœur en proie au desir,
A l'amour je suis infidèle,
Mais je suis fidèle au plaisir.
D'un badinage, oh, mes Déeses !
Gardez-vous bien de vous venger,
Tel glose, hélas ! sur vos foiblesses,
Qui brûle de les partager.

(Par M. DE BEAUMARCHAIS)



CONTE

- UN Curé franc disoit à son tailleur
Qui lui prenoit mesure de soutane :
« Ne serois-tu pas un voleur ?
» Dans ton métier, je crois que tu n'es pas un âne.
» Dis vrai. » — *Moi, Monsieur le Curé,
Je suis un honnête homme, et peux sans vanité
Me montrer en tout lieu sans nulle défiance.*
Il est aisé de voir à la défense,
Que le tailleur pour l'instant oubloit
Qu'à son confesseur il parloit.
Mais le Curé qui s'en souvint sans doute
Lui dit. « J'ai tort : je plaisantois. Écoute.
» Ma soutane me gêne, au coude et sous les bras
» Il est bien vrai, je suis un peu plus gras
» Que l'an passé : je n'étois que vicaire ;
» C'est un métier où l'on n'engaisse guère.
» Beaucoup de peine et peu d'argent
» Étoit mon lot, mais j'éprouve à présent
» Que bon vin, bon lit, bonne chère
» Engraissent mieux que lire son bréviaire.
» Aussi je... mais ce n'est pas ton affaire.
» C'est la mienne... au fait. Prends du drap ce qu'il faut.
» Que ma soutane soit large du bas en haut.
» Surtout à celle-ci ne la fais pas semblable ;
» Car quand je veux lever le bon Dieu... C'est le diable. »



ÉPIGRAMME

USÉ du jeu que prati-
[quoit Socrate,
Un Loyoliste auprès
[d'une béate
Par maints efforts excitoit au
[plaisir
Nature lente à suivre son désir,
Tant froide étoit qu'encor se-
[roit gissante

A. L. L.

Sans le secours d'une main bienfaisante.
 Ceci, dit lors le caffard transporté,
 Ouvre à mes yeux le chemin de la grace.
 La suffisante auroit parbleu raté,
 Si dans ta main n'eût été l'efficace.



LE QUÊTEUR

CONTE

J'ai lu, ne sais dans quel auteur,
 Mais ce n'est un Conte apocryphe,
 Qu'un jour certain Frere quêteur
 Adroit et pieux escogriffe,
 D'Agnès avoit ravi la fleur.
 « Du ciel la faveur est bien grande,
 » Dit-il, béni soit le Seigneur !
 » Vous m'avez donné votre honneur ;
 » Ma chere Agnès, Dieu vous le rende ! »





LA COMPARAISON NAÏVE

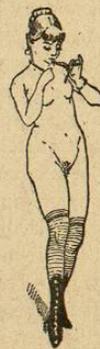
CERTAIN guerrier, noble soutien du trône,
Privé d'un bras au champ de Philisbourg,
S'en console dans le sein de l'amour.
Tout bon François quand son Prince l'ordonne,
Vole aux combats : mais la paix de retour
Rend à Vénus ces enfans de Bellone,
Et le laurier cède au myrte à son tour.
Notre invalide, époux d'une pucelle
Aux yeux baissés, au modeste minois,
La nuit première, en vertu de ses droits,
Prétend fêter sa conquête nouvelle.
Un bras lui manque, et mon lecteur, je crois,
Devine assez son embarras près d'elle.
Pour s'en tirer, il harangue la Belle :
« Dans la piscine, il falloit autrefois
» Être poussé par une main propice ;
» L'amour aveugle a besoin que l'hymen
» Le mene aussi quelquefois par la main.
» J'attens de vous ce généreux service :
» Nous nous devons un mutuel support. »
« Que faut il donc, dit la Belle novice ? »
« Madame, il faut mettre ma barque au port. »
« Quoi ! vous croyez, — c'est un mal sans remède ? »
« Il est écrit que la femme aidera
» Dans ses besoins le mari qu'elle aura. »
Elle refuse, il insiste, l'obsède,
La gagne enfin. — « Eh bien, Monsieur, je cède,
» Je l'y mettrai, mais l'ôte qui voudra ! »



ÉPIGRAMME

Sur le Comédien LA RIVE

Qui me consolera du malheur qui m'arrive,
Disoit en soupirant Melpomene à Caron ?
— Lorsque tu fis passer à le *Kain* l'Acheron,
Que ne déposois-tu ses talens sur la *Rive* !





LES DEUX RUISSEAUX

IDYLLE

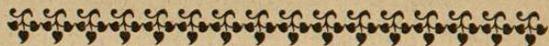
DAPHNIS privé de son amante
Depuis longtems versoit des pleurs.
Il dit cette fable touchante
A ceux qui blâmoient ses douleurs.
Deux ruisseaux confondoient leur onde,
Et sur un pré semé de fleurs,
Guidés par d'aimables erreurs
Couloient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours ?
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours
Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux dans son triste abandon,
Se déchainoit contre sa rive,
Et tous les échos du vallon
Répondoient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement :
Pourquoi sur cette molle arène
Ne pas murmurer doucement ?

LES DEUX RUISSEAUX

91

Ton bruit m'importune et me gêne.
N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce côteau
Gémir la moitié de moi-même ?
Poursuis ta route, ô voyageur !
Et demande aux Dieux que ton cœur
Jamais ne perde ce qu'il aime.





LES TROIS OBSERVATEURS

Trois spectateurs de la nature,
De son empire illimité
Se sont emparés sans mesure.
Voltaire en la voyant l'a prise de côté;
C'est toujours comme a vu Voltaire,
Répond Buffon en la sondant
Non de côté, mais par devant;
Pour Villette, il s'égare et c'est un ignorant
Qui la voit toujours mal, il la prend par derrière.



L'OPÉRA CHAMPÊTRE

Qu'ils me sont doux ces champê-
[tres concerts,
Où Rossignols, Pinsons, Mer-
[les, Fauvettes,